Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 17 (1987)

Heft: 4: w

Rubrik: C'étaient de drôles de types : matin de Pâques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

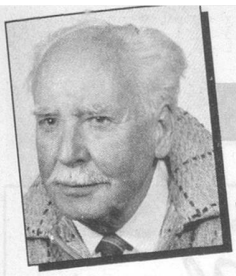
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



LOUIS-VINCENT DEFFERRARD

Matin de Pâques

Un demi-siècle déjà, qu'ensemble, nous avions passé les mêmes examens! La vie a eu vite fait de nous séparer aux quatre coins du monde. Heureusement que Xavier a eu l'idée de nous inviter.

Je ne sais plus lequel de nous, à l'heure du café, a demandé: «Vous vous souvenez de Pâques, du plaisir de nous sentir libres pendant deux semaines?» Nous avons tous souri, sauf Luc.

— Alors, Luc, tu ne t'en souviens plus?

— Si, mais pour moi, Pâques est lié à d'autres souvenirs.

— Raconte... une histoire de femme? Ton premier grand amour?

— Si l'on veut, mais ce n'était pas pour une femme. A moins que se battre pour sa patrie soit encore aimer une femme.

— Luc, premier en classe de rhétorique! se moqua François X.

— Ne fais pas attention, nous savons tous que François n'a pas encore digéré de n'avoir été que deuxième. Raconte...

— Notre corvette faisait le chien de berger autour des quelques bateaux attardés. La nuit pesait comme une chape; elle nous écrasait. La TSF restait muette et tous les feux éteints. C'était la guerre, l'ennemi nous guettait.

Sur la passerelle, je ne devais pas avoir fière mine: la tempête, le danger constant! J'essayais de me réconforter en me répétant: «Encore trois jours, seulement trois jours et nous aborderons quelque part en Angleterre... Je pourrai me laver, dormir, marcher dans les rues, regarder les femmes.»

C'est alors que le timonier cria: «Lieutenant, lieutenant! deux cargos sont en train de couler!»

Sorti de ma rêverie (on ne devrait jamais rêver quand on est de quart), j'aperçus les deux navires. L'un était couché sur le flanc, l'arrière de l'autre était déjà submergé. Le bruit infernal de la mer démontée avait couvert l'éclatement des torpilles.

Alarme! Nos gars — de drôles de types venus de tous les horizons et dont, pour certains, mieux valait ne pas trop connaître le passé — avaient déjà passé un filin autour de la taille et sautaient par-dessus bord. Ils allaient à la recherche des corps que le froid et la tempête rendaient inertes.

Je savais qu'il serait impossible de les sauver tous.

La voix de Luc cassa... Il nous regarda comme s'il avait oublié notre présence. Je lui tendis mon verre de cognac.

— Merci. Excusez-moi, mais je vois encore ce colosse qui nous suppliait de faire vite et qui a coulé à pic au moment où nous allions l'agripper. Et aussi cette chaloupe... cinq hommes... un creux de plusieurs mètres... ils n'étaient plus que trois quand nous les avons revus.

Près de moi, un quartier-maître infirmier tenait un corps entre ses genoux, lui faisait des pressions rythmiques sur la cage thoracique. Sitôt le souffle revenu, il passait la main à un camarade qui continuait massages et tractions pendant que lui s'attaquait à un autre cas plus grave. Il devait en être à son onzième ou douzième...

Un matelot qui, je le savais, s'était vieilli de deux ans pour qu'on l'engage en qualité de volontaire, s'est approché. Je l'ai à peine reconnu sous sa couche de mazout.

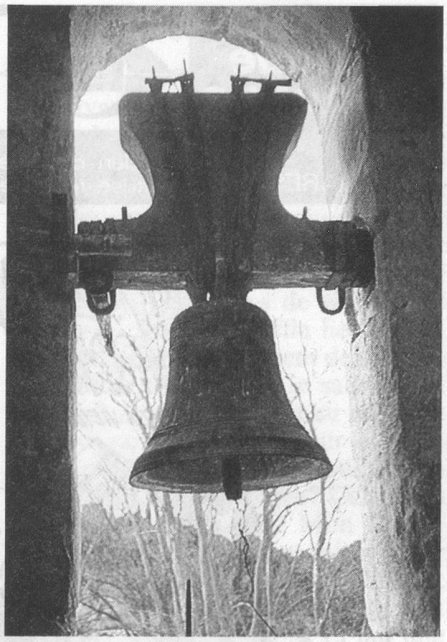
Pourtant, sans même que je m'en aperçoive, les heures passaient. Déjà une lumière incertaine rasait la crête des vagues... C'est alors que Bougnouf — personne ne se rappelait de son vrai nom — a crié:

— *Eh! les gars, dans les pays chrétiens, c'est le matin de Pâques!*

En un éclair, j'ai vu mon village au pied du Luberon, l'église de mon baptême, la cloche qui allait carillonner et que mon grand-père mettrait en branle.

La guerre finie, j'ai su que deux jours plus tard l'occupant l'arrêterait, l'enverrait dans un camp pour avoir gravement désobéi aux ordres: les cloches devaient rester muettes! Un matin de Pâques sans carillon: grand-père n'avait pu l'accepter.

L.-V. D.



... cloche de l'église de Vaugines.

A la «une» des grands journaux

• Mardi 24 janvier 1905, *L'Intransigeant* (5 centimes le numéro) écrivait: *«La guerre russo-japonaise tuera probablement Nicolas II comme la guerre franco-allemande a détrôné Napoléon III. Ce petit peuple d'Extrême-Orient dont nous regardions curieusement les mousmées... n'a pas seulement battu et refoulé l'armée du plus grand empire, il est en train de le dissoudre en y provoquant une de ces révolutions à laquelle celle de 1789 pourra sans doute être à peine comparée.»* (Une analyse lucide puisque en 1917...)

• 25 juillet 1909, *Le Petit Journal* (5 centimes le numéro) qui se disait «le plus répandu, le mieux renseigné, six pages», lançait son cocorico: *Blériot a traversé la Manche en aéroplane.* «C'est un Français, Louis Blériot, qui, le premier, a passé la Manche en aéroplane: il l'a fait en trente et une minutes et comme en se jouant, vers cinq heures du matin, à bord de son monoplan. C'est une admirable, une émouvante victoire nationale en même temps qu'une date historique dans les annales du progrès.»